Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 116 (2022)

Artikel: "L'affaire" Mircea Eliade au CNRS (1947-1951) : la mémoire des archives

Autor: Lemny, Stefan

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1033400

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«L'affaire» Mircea Eliade au CNRS (1947–1951) – la mémoire des archives*

Stefan Lemny

Appartenant au genre autobiographique de bonne qualité littéraire, le journal[1] et les *Mémoires*[2] de Mircea Eliade constituent une lecture passionnante et, en même temps, une source riche d'informations pour ceux qui s'intéressent à sa vie et à son œuvre. On peut comprendre l'intérêt de ces écrits notamment quand ils concernent des épisodes peu éclairés par d'autres témoignages comme celui autour de sa demande d'obtenir une allocation au CNRS en 1947. En effet, faute d'autres sources, ce moment est connu uniquement par le biais de son récit. Mais deux nouveaux fonds d'archives permettent de revoir le déroulement des faits. D'abord, les archives privées d'Alphonse Dupront (1905–1990), ancien directeur de l'Institut français de Roumanie (entre 1932 et 1940), consacré ultérieurement comme historien de l'âme collective et anthropologue du sacré, dont la thèse, *Le Mythe de croisade* (1956), fait date dans l'historiographie.[3] À cela s'ajoutent les archives du CNRS, conservées aux Archives nationales de France, qui sont ouvertes depuis peu de temps à la consultation des chercheurs intéressés par cette période.[4] Certes, pour l'essentiel, ces archives confirment les raisons de la profonde amertume évoquée par Mircea Eliade dans ses écrits. Mais, elles offrent une image

* Je remercie Monsieur Daniel Barbu (CNRS) pour ses précieuses remarques et suggestions.

1 Mircea Eliade, Fragments d'un journal, I, 1945–1969; trad. du roumain par Luc Badesco, Paris 1986, qui ne représente pas l'intégralité du journal manuscrit. La publication de l'intégralité du journal est prévue en Roumanie par les soins de Sorin Alexandrescu, neveu de l'historien des religions, qui a eu l'amabilité de mettre à notre disposition quelques fragments.

2 On appellera ainsi les trois volumes, chacun paru sous le titre de Mémoire.

3 Sur Alphonse Dupront, voir: Cahiers Alphonse Dupront, N° 1–12, 1992–2006; François Crouzet/François Furet (dir.), L'Europe dans son histoire: la vision d'Alphonse Dupront, Paris 1998; Sylvio Hermann De Franceschi, Les intermittences du temps: lire Alphonse Dupront, Paris 2014.

4 Les premières archives sont en cours de donation à la Bibliothèque Ulm-Lettres et Sciences humaines de l'École normale supérieure de Paris (ENS), où elles constituent le Fonds Alphonse Dupront. Afin de simplifier les renvois, ce fonds sera directement mentionné dans le texte de l'article sous la forme abrégée ENS. Le dossier Mircea Eliade du CNRS conservé aux Archives nationales sous la cote: 20070296/186, sera cité plus loin sous la forme abrégée CNRS.

SZRKG/RSHRC/RSSRC, 116 (2022), 301–316, DOI: 10.24894/2673-3641.00122

plus détaillée de l'engrenage qui s'est mis en action lors de sa demande de bourse au CNRS et contribuent à mieux apprécier le rôle d'autres personnes impliquées dans cette «affaire» (mot utilisé par eux-mêmes!), comme celui d'Alphonse Dupront, rappelé par le mémorialiste d'une manière ambiguë et parfois injuste.

Les faits selon le journal et les Mémoires d'Eliade

Sans revenir ici sur l'importance de l'œuvre autobiographique de Mircea Eliade,[5] notre attention se concentre sur un moment particulier: ses démarches auprès du CNRS en 1947, plus d'une année après son installation à Paris, en 1945, et après une autre tentative, infructueuse, en 1946, d'obtenir un poste d'enseignant à l'École Pratique des Hautes Études (EPHE). Son journal, les *Mémoires* et occasionnellement quelques-unes de ses lettres sont les seules sources permettant d'éclairer ces démarches, qui avaient pourtant commencé sous les meilleurs auspices. En effet, à l'invitation de Georges Dumézil et dans la cadre de la chaire de mythologie comparée de ce-dernier, Eliade donne une première conférence à l'EPHE le 8 février 1946,[6] très fier d'être, comme il écrit à ses parents le 19 juin 1946, le premier Roumain, après l'historien Nicolae Iorga, à donner des cours dans les murs de la prestigieuse Sorbonne.[7] Mais son espoir d'obtenir un poste durable à cette institution est anéantie par l'ambassadeur de la Roumanie, Simion Stoïlow (1887–1991), mathématicien bien connu des scientifiques pour ses divers travaux publiés en France,[8] mais, en même temps, combattant fervent du fascisme, «partout et par tous les moyens», comme il le clamait dans ses interventions sur la scène publique en Roumanie.[9]

C'est dans l'état de profonde déception laissée par cet échec qu'Eliade retrouve à Paris le 28 octobre 1946 Alphonse Dupront, maître de conférences à l'Université de Montpellier qu'il avait bien connu lors de sa mission en Roumanie: Eliade avait fait appel à lui pour revoir la traduction française de l'article de Raffaele Pettazzoni, «Le Corps parsemé d'yeux», publié dans la revue *Zalmoxis* (1/1938), parue à Paris. Les retrouvailles lui apportent quelques espoirs, car, «très genti-

[5] Adrian Marino, L'Herméneutique de Mircea Eliade; trad. du roumain par Jean Gouillard, Paris 1981; Florin Ţurcanu, Mircea Eliade: le prisonnier de l'histoire, Paris 2003; Dan Dana, Métamorphoses de Mircea Eliade: à partir du motif de Zalmoxis, Paris 2012.

[6] Mircea Eliade, Mémoire. II. Les moissons du solstice: 1937–1960; trad. du roumain par Alain Paruit, Paris 1988, 102.

[7] Idem, Europa, Asia, America...: corespondenţă, éd. Mircea Handoca, Bucarest 1999, 337.

[8] Cabiria Andreian Cazacu/Olli E. Lehto/Themistocles M. Rassias (éd.), Analysis and topology: a volume dedicated to the memory of S. Stoïlow, Singapore/[River Edge] (N.J.)/London 1998.

[9] S. Stoïlow, Matematică şi viaţă; présentation par Miron Nicolescu, Bucarest 1972, 191.

ment», note Eliade dans son journal, Dupront «se porte volontaire pour ‹témoigner› en [s]a faveur à la Sorbonne, et mettre un terme à la cabale de Stoïlow et ses collègues.»[10]

Après ce moment, le nom de Dupront se fait plus rare dans les pages autobiographiques d'Eliade qui laisse davantage de place à ceux qui l'ont soutenu avec des lettres de recommandation, comme Georges Dumézil ou Henri-Charles Puech, pour soutenir sa candidature auprès du CNRS, et il est même oublié parmi les savants français qui ont réagi contre la direction du CNRS après son échec.[11] Bien plus, Eliade laisse planer sur Dupront des suspicions fâcheuses: «afin d'éviter une éventuelle opposition de la légation», il serait ainsi allé parler «d'homme à homme» avec Stoïlow, ce qui n'a contribué qu'à nuire à son action, car, mis ainsi au courant de ses démarches, l'ambassadeur aurait tout fait pour lui barrer la route.[12] Aucun mot en revanche sur le rôle de Dupront dans l'aide d'urgence qu'il avait obtenue de la part du CNRS![13]

Les *Mémoires* d'Eliade ne sont pas les seules à occulter la contribution de Dupront. Évoquant l'arrivée à Paris en 1945 d'un Eliade «démuni et calomnié par les Roumains du nouveau régime», Georges Dumézil se rappellera uniquement de ses propres efforts pour lui obtenir, avec l'aide de Puech et de Lucien Febvre, «un petit subside».[14]

Faute d'autres sources et en se basant exclusivement sur les témoignages d'Eliade, ses biographes ne sont pas allés plus loin,[15] en perpétuant la même version des faits. Mais c'était oublier qu'un récit autobiographique doit être toujours sujet à caution.

Le rôle d'Alphonse Dupront à la lumière des archives

Le principal intérêt des archives citées réside dans le fait qu'elles viennent contrecarrer cette vision égocentrique pour mettre en lumière le rôle injustement oublié d'Alphonse Dupront, bien connu pour son soutien à d'autres intellectuels roumains au début de leur installation en France. Emil Cioran et Eugène Ionesco représentent les exemples les plus prestigieux dans lesquels Dupront reconnaîtra plus tard «le

[10] Eliade, Fragments d'un journal I (voir note 1), 46. Dans le même sens, voir la lettre de Mircea Eliade à Leontin Jean et Zoe Constantinescu, 21 novembre 1946, cf. Eliade, Europa Asia, America (voir note 7), 198–199.
[11] Eliade, Fragments d'un journal I (voir note 1), 88–89.
[12] Eliade, Mémoire II (voir note 6), 112–113.
[13] Ibidem.
[14] Georges Dumézil, Entretiens avec Didier Eribon, Paris 1989, 94.
[15] Ţurcanu, Mircea Eliade (voir note 5), 352–353.

plus beau fleuron» de sa mission en Roumanie pour «avoir contribué à donner à la France contemporaine au moins deux de ses grands écrivains.»[16]

Le cas de Mircea Eliade est différent. En plus de la vocation littéraire de ses deux compatriotes, il peut se prévaloir à son arrivée en France d'une production scientifique qui lui assure une certaine reconnaissance et lui donne l'espoir d'une carrière dans la recherche et l'enseignement universitaires. Mais ses chances sont considérablement entachées par son passé au sein du mouvement idéologique de la Garde de fer. En outre, à la différence de Cioran, honteux de ses errances de jeunesse, il ne renie pas son passé et tente plutôt de le cacher, de faire comme s'il n'avait pas existé.[17] Dans ce contexte difficile, l'aide d'Alphonse Dupront fut essentielle. Si Eliade l'oublie dans ses écrits autobiographiques, les archives le mettent clairement en lumière.

Initiative et mise en œuvre d'une démarche

La correspondance inédite entre Dupront et Eliade montre d'abord que, dès son retour à Montpellier, après leur rencontre d'octobre 1946, le premier ne tarde pas à tenir ses promesses. C'est à cette fin qu'il demande à son ami roumain, le 14 novembre 1946, sa liste de «Titres et travaux» afin d'en faire «bon usage» (ENS). Il pense sans doute, en accord avec Eliade, au CNRS, car en lui répondant très vite, le 18 novembre, ce dernier insiste sur certains ouvrages publiés ou en cours de publication «comme une justification pour l'éventuelle mensualité» (ENS). Muni de ces pièces, Dupront intercède aussitôt auprès de son archicube de l'École normale supérieure, Henri-Charles Puech. Le 12 décembre, il lui présente en très bons termes Eliade, considérant de «notre devoir de l'aider», et se montrant «prêt, pour [s]a part, à témoigner en faveur de lui» (ENS). En même temps, il s'adresse à un autre ami, l'écrivain Marcel Abraham, chef du Service des Relations universitaires et culturelles dans le cadre du ministère de l'Éducation nationale, pour qu'il intervienne à son tour auprès de Georges Jamati, sous-directeur au CNRS. Cette chaîne d'amitiés aura un rôle décisif dans les démarches d'Eliade au cours de l'année 1947 (ENS).

En réponse à l'intervention de Marcel Abraham, Georges Jamati indique le 6 janvier 1947 deux solutions qui pourraient intéresser Eliade: demander une allocation de recherche, objet d'une décision de la direction du CNRS qui se réunit à cet effet deux fois par an et, «si la situation de ce savant s'avérait particulièrement

[16] Alphonse Dupront, «Réponse [...] au discours de François Dalle, Président de L'Oréal», Cérémonie de remise des insignes de Commandeur de la Légion d'honneur, 3 juillet 1984, tapuscrit (ENS).

[17] Cf. Alexandra Laignel-Lavastine, Cioran, Eliade, Ionesco. L'oublie du fascisme: trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle, Paris 2002.

difficile, envisager la possibilité de lui attribuer une aide aux savants» (CNRS). La machine s'est mise en action. Eliade rédige sa demande, transmise par Dupront à Abraham et par ce-dernier à Jamati, le 14 avril 1947 (CNRS).

Dès le début, le dossier manque de chance, égaré d'une destination à l'autre.[18] C'est peut-être la raison pour laquelle Puech, bien informé de l'activité des commissions au CNRS, «[ne] sait rien de [s]a demande; il [ne] sait même pas à quelle section [elle a] été présentée», comme l'écrit Eliade à Dupront le 6 août 1947, craignant que son dossier ne puisse être examiné durant les séances du juin ou qu'il soit soumis à l'évaluation d'un numismate ou d'un épigraphiste. Inquiétude grandissante parce qu'il se trouvait «au dernier bout de [ses] ressources», mais aussi parce qu'il craignait terriblement, étant donné le nombre d'autres postulants roumains, d'être «sacrifié» et de se retrouver dans une position encore plus humiliante, «pire qu'une tragédie» (ENS). Encore une fois, les encouragements de Dupront ont de l'effet comme il résulte des remerciements que lui adresse Eliade le 20 août 1947:

> «Inutile de vous dire combien m'a rassuré votre lettre! Je voyais déjà, tout près de moi, la catastrophe. Les derniers livres vendus, les derniers objets portés au Mont de Piété – et [c'] aurait été la fin. Non pas la grande, la véritable fin, mais celle de ma liberté et l'arrêt de mon œuvre» (ENS).

Ces encouragements n'étaient pas que de vaines paroles. Relancé par lui, Abraham insiste de nouveau auprès de Jamati, le 7 septembre 1947, afin de «recommencer» l'étude du dossier d'Eliade, lui rappelant l'urgence de l'autre volet de sa demande: «l'aide aux savants» (CNRS).

Ces insistances ont un premier résultat. Le 15 septembre, Georges Jamati peut informer Marcel Abraham de la décision prise le même jour d'accorder à Mircea Eliade un secours d'urgence de 25 000 francs, «en attendant que la Commission compétente examine sa demande d'allocation de recherches» (CNRS). La nouvelle parvient finalement à l'exilé roumain qui fait part aussitôt, le 1er octobre 1947, à son bienfaiteur de Montpellier de son soulagement: «car, au moins, je pourrai acquitter mes dettes les plus urgentes et assurer mon loyer» (ENS). C'était le but de cette bourse, accordée pour secourir les savants en difficultés financières. Le CNRS répondait ainsi, avant tout, à l'une de ses missions relevant du Bureau des bourses. Mais comment ignorer les interventions insistantes du trio Dupront – Abraham – Jamati, occultées par Eliade dans ses *Mémoires*, où celui-ci expliquait l'aide obtenue uniquement grâce à la valeur de ses travaux?

[18] Le 16 mai 1947, l'islamologue Louis Massignon, chargé de la Chaire de sociologie musulmane au Collège de France à qui le dossier est arrivé par erreur le renvoie à Georges Jamati (CNRS).

Quoi qu'il en soit, Eliade eut ainsi gain de cause sur l'une de ses deux demandes. L'autre, aussi importante, visait l'allocation de recherche, seul moyen d'assurer les ressources mensuelles nécessaires aux besoins de son existence et de son activité scientifique.

Deux notes de Dupront sur Mircea Eliade

Lors de ses entretiens avec Marcel Abraham et Georges Jamati, obtenus sur la recommandation de Dupront, Eliade apprend que sa demande d'allocation n'a pas été examinée en juin, et qu'elle serait soumise devant la commission à la prochaine session d'octobre-novembre 1947. Dans un courrier à Dupront du 1er octobre 1947, il informe celui-ci de ses démarches en vue d'obtenir les habituelles lettres de recommandation de la part des quelques spécialistes de son domaine de recherches. Et il lui adresse en outre une demande plus particulière:

> «Étant le seul qui connaisse[z] mon activité roumaine, auriez-vous la bonté d'adresser quelques mots au Directeur du Centre des recherches? Votre adhésion sera la meilleure garantie contre certaines intrigues concernant mon soi-disant fascisme» (ENS).

Eliade n'était donc pas au courant qu'après sa première intervention auprès d'Abraham, Dupront a eu soin de rédiger, non pas une, mais deux notes le concernant, précisément au nom de ses connaissances profondes des réalités roumaines. La première, sans aucune indication de destinataire, datée du 25 novembre 1946, se veut un «témoignage sur l'homme»[19] (ENS). La seconde, datée du 12 décembre 1946, fut envoyée à Abraham et accompagne le dossier Eliade conservé aux Archives du CNRS (ENS, CNRS). Le contenu des deux notes est presque identique: une brève présentation d'Eliade, ne cachant pas son engagement légionnaire, mais en essayant néanmoins de le nuancer, voire de l'atténuer. L'ancien directeur de l'Institut français ne pouvait pas ignorer le fait qu'Eliade ait appartenu à la Garde de fer, «dans une période de son évolution intérieure», comme il l'écrit dans sa note du 25 novembre. Dans la note du 12 décembre, Dupront se porte même témoin de cette «délibération intérieure pleinement mûrie» lors du départ d'Eliade dans un premier temps sur un poste à Londres, «délibération» à laquelle il avait «pris part, non sans émotion». Dans le même souci de défendre la cause de son protégé, l'ancien directeur de l'Institut français, fort de son expérience roumaine, tente aussi d'expliquer le passé de celui-ci comme un fait inévitable dans le contexte de la société roumaine de cette époque. Dans la note du 25 novembre 1946, il considère Eliade comme représentatif en quelque sorte de toute «cette génération roumaine de l'entre-deux-guerres, en quête d'une

[19] La note est restée d'ailleurs dans les archives privées d'Alphonse Dupront: on ne sait pas si Dupront l'a envoyée à certains de ses amis pour présenter Mircea Eliade.

métaphysique pour son pays qui n'en a traditionnellement pas» et «qui a hésité, sur le plan politique, entre la mystique de la Garde de fer et le communisme». Dans la note du 12 décembre 1946, il insiste en revanche sur la nécessité de dissocier l'homme, avec ses qualités humaines et intellectuelles, de son passé idéologique et politique. Au nom de cette exigence, il conclut sur son devoir de «probité» de «traiter M. Eliade comme il le mérite, c'est-à-dire, comme l'un des nôtres».

Dans le même ordre d'idées, il met en garde contre «les insinuations qui pourraient être faites contre» lui, les considérant «sans fondement et un triste apanage de la condition humaine, particulièrement des colonies à l'étranger», allusions sans doute aux rumeurs sur le passé légionnaire d'Eliade répandues dans les milieux roumains.[20] La tâche que s'est donnée Dupront sur ce terrain n'était pas facile. Elle était servie en revanche par d'autres considérations incontestables. Dans la note du 25 novembre 1946, il présente l'importance d'Eliade, alors méconnu en France, dans son pays d'origine où il était considéré «comme l'un des représentants les plus authentiques de l'intelligence roumaine et l'un des chefs de file de la recherche scientifique à portée universelle.» Et, dans la note du 12 décembre, il rappelle les «conditions difficiles» dans lesquelles vit Eliade, «quoique fort discrètement», ainsi que la nécessité de l'aider, afin de ne pas «froisser sa délicatesse». Il est aussi intéressant d'observer, dans la même note, la signification qu'attribue Dupront à une issue positive de la demande d'Eliade «pour l'avenir du rayonnement français en Roumanie et l'affirmation de certaines valeurs profondes»: accéder à la demande d'Eliade, c'est «montrer que la France, et en particulier l'Université française, est capable de reconnaître la qualité des hommes et de leur permettre de poursuivre leur vocation». L'ardeur et la force de conviction de ce plaidoyer en faveur de l'homme et de la personnalité d'Eliade sont incontestables, Dupront laissant délibérément de côté l'indianiste et l'historien des religions, que les maîtres reconnus dans ces domaines de recherche étaient plus autorisés à présenter.

Les recommandations de Masson-Oursel, Renou, Puech, Dumézil

En effet, le soutien des historiens des religions sera sans faille, comme le montrèrent leurs recommandations, qui n'échappent pas à l'aspect parfois formel de ce type de documents écrits dans un geste d'aide et de bienfaisance collégiale, en réponse aux formalités administratives. Les quelques lignes de Paul Masson-

[20] Ţurcanu, Mircea Eliade (voir note 5), 347–348.

Oursel en sont peut-être le meilleur exemple. Rédigée «à la demande de l'intéressé», le 12 octobre 1947, après la visite qu'il lui a rendue,[21] sa lettre est d'une extrême brièveté. Certes, il reconnaissait sans hésitation les mérites de l'auteur de *Yoga, essai sur les origines de la mystique indienne* (1936), qu'il avait présenté favorablement dans un compte rendu dix ans avant.[22] Mais sa recommandation ne montre pas un signe particulier d'enthousiasme, se limitant à attirer la «bienveillante attention sur la candidature de Monsieur Mircea Eliade qui souhaiterait une aide de la Recherche pour des travaux d'orientalisme assumés par lui à Paris» (CNRS).

La lettre de Louis Renou du 14 octobre 1947 est du même ton. Elle exprime «*la plus grande estime*» pour le travail du postulant, «admirablement informé du côté des religions de l'Inde», «au courant des problèmes que pose l'histoire des religions dans son ensemble», porteur «des idées neuves, des vues fécondes» avant de conclure d'une manière lapidaire sur le devoir de «l'aider à poursuivre son travail» (CNRS).

Toute autre est l'impression qui se dégage des recommandations d'Henri-Charles Puech et de Georges Dumézil. Rappelant les travaux et le parcours scientifique d'Eliade, le premier présente un postulant «hors norme», qui «n'est pas un débutant, un candidat ordinaire, mais un homme de quarante ans, un savant qui a depuis longtemps donné des preuves de sa vaste compétence et de sa maitrise.» Et surtout, il insiste sur le fait «que M. Eliade n'est pas seulement un indianiste consommé et réputé, mais qu'il est, à l'heure actuelle, un des très rares savants capables d'embrasser et de dominer l'immense domaine des faits religieux et d'en traiter (comme le doit ou le devrait toute l'histoire des religions qui se veut science) d'un point de vue comparatif, systématique, phénoménologique et philosophique» (CNRS).

Mais de tous les historiens français des religions ayant aidé Mircea Eliade dans ces circonstances, Georges Dumézil reste de loin celui qui l'a soutenu de la manière la plus substantielle. Leur rencontre date de plusieurs années grâce à leurs préoccupations communes. En 1938, Eliade a publié un compte rendu du livre de Dumézil, *Flamen-Brahman* (1935), dans la revue qu'il avait fondée: *Zalmoxis.*[23] Ils échangèrent ensuite quelques lettres avant l'arrivée d'Eliade à Paris, quand ils se rapprochent davantage dans le cadre de leurs travaux scientifiques.[24] Après

[21] Mircea Eliade, Fragments d'un journal I (voir note 1), 82–83.

[22] Paul Masson-Oursel, compte rendu in: Revue de l'histoire des religions, 115 (1937), 113–114.

[23] Cf. Hervé Coutau-Bégarie, L'œuvre de Georges Dumézil: catalogue raisonné. Suivi de textes de Georges Dumézil, Paris 1998, 25.

[24] Dumézil, Entretiens avec Didier Eribon (voir note 14), 93–94. Sur les liens entre leur préoccupation, voir Julien Ries/Natale Spineto (éd.), Deux explorateurs de la pensée humaine, Georges Dumézil et Mircea Eliade, Turnhout 2003.

avoir invité Eliade à conférencier, on l'a vu, à l'EPHE en 1946, Dumézil lui apporte de nouveau un soutien de poids en 1947, lors de sa candidature au CNRS. Sa lettre du 16 octobre 1947 est bien plus qu'une recommandation routinière: elle développe tout un arsenal d'arguments destinés à démontrer l'importance du savant pour la recherche française dans le domaine de l'histoire des religions:

> «Depuis dix ans, aucun travail notable sur la phénoménologie religieuse comme telle n'a été publié et notre Ve Section de l'École des hautes études ne possède pas, elle ne pourrait même pas pouvoir, dans l'état des choses, un enseignement systématique, comparatif, philosophique d'histoire des religions. Or, nous avons la chance, ces années-ci, d'avoir à Paris, monsieur Mircea Eliade, qui en plus de sa formation et de sa compétence d'indianiste, n'a jamais perdu de vue l'étude raisonnée des faits religieux typiques que présentent les sociétés les plus diverses, et qui suit diligemment les controverses des écoles étrangères, très actives, qui s'occupent de ces questions. Il domine une bibliographie, une lecture, immenses. Aussi laborieux que perspicace, il fait constamment le point dans une discipline dont chacun de nous ne connaît qu'une province» (CNRS).

C'est là pour Dumézil, une raison suffisamment forte pour que le CNRS puisse, «en toute tranquillité, s'attacher le savant de grande classe qu'est Monsieur Eliade».

Le dernier combat pour une cause perdue

Comment douter de ses chances de réussite après tant de signes d'appréciation? «La question du Centre des recherches est, semble-t-il, résolue», écrit Eliade le 1er novembre 1947 à Dupront. «À partir du 1 janvier je serai délivré du plus humiliant cauchemar. Inutile de vous redire combien je vous reste reconnaissant pour tout ce que vous n'avez pas (*sic*) cessé de faire depuis l'hiver passé afin que le succès de cette délivrance soit assuré!» (ENS). Mais il se réjouit trop vite, car il ignore que le directeur du CNRS, le réputé zoologiste Georges Teissier, fervent communiste, s'est saisi de son dossier. Ce dernier était-il particulièrement choqué par le passé légionnaire du postulant? Avait-il eu connaissance des rumeurs alimentées par certains Roumains établis en France, notamment des sympathisants communistes de l'entourage de l'Ambassade roumaine? Avait-il des réserves quant aux explications fournies par Dupront à ce sujet? On le voit en tout cas demander un rapport au mathématicien Paul Montel, au nom de ses bonnes relations avec le milieu roumain. Or, la très brève réponse de celui-ci en date du 10 octobre 1947 est d'une extrême honnêteté: se dérobant à juste raison à l'analyse de l'œuvre d'Eliade qui ne relève pas de son domaine, il s'aligne pour le reste à l'appréciation de l'ancien directeur de l'Institut français de Bucarest, dont il a «pu

mesurer l'action et le dévouement. La netteté et la précision de son avis sur l'opportunité d'accorder une allocation au demandeur me font ranger entièrement à son côté» (CNRS).

Malgré cette nouvelle voix en sa faveur – qui montre encore une fois le rôle positif d'Alphonse Dupront dans cette «affaire» –, la demande d'Eliade, examinée en commission par le CNRS le 20 novembre 1947, est refusée[25] (CNRS). Cette décision lui est transmise officiellement le 2 décembre 1947 (CNRS). On comprend sa consternation et son désir d'en exiger les raisons dans une lettre envoyée au directeur du CNRS le 19 décembre 1947. Le fait que d'autres Roumains aient vu leurs candidatures acceptées rend ce verdict d'autant plus humiliant: «car je ne pense pas avoir le droit de me considérer comme le dernier de mes compatriotes qui bénéficient de l'hospitalité de la France et de l'appui de la science française» (CNRS).

Il ne faut pas se faire d'illusions quant à la réponse. Le directeur du CNRS lui fait savoir que les membres de la commission «sont astreints au secret professionnel» et qu'il n'a pas à «violer ce secret en leur nom», tout en précisant «que l'attribution par le Centre National de la Recherche scientifique d'une allocation n'est un droit pour aucun Français et à plus forte raison pour aucun étranger» (CNRS).

La surprise provoquée par la décision du Directoire du CNRS n'est pas moins grande dans l'entourage du candidat débouté. Eliade évoque l'indignation de Puech, prêt à démissionner de son poste dans une commission du CNRS, car «il ne comprend pas à quoi sert leur avis si le Directoire décide à sa guise.» Il rappelle aussi la déception de Dumézil, qui soupçonne «une intrigue politique» et qui dit attendre le retour de Lucien Febvre de Mexico afin de réagir ensemble.[26] En revanche, il oublie le nom de Dupront. La rapidité et les nombreuses initiatives entreprises de celui-ci en sa faveur ont laissé pourtant des traces incontestables. Suite à ses démarches, l'auteur non identifié d'une lettre envoyée de Paris le 21 décembre 1947, suggère à Dupront d'écrire directement à Gabriel Le Bras, membre influent du Directoire du CNRS «pour lui dire tout ce que vous savez et aussi tout ce que vous pensez de M. Mircea Eliade. Ainsi mis au courant par vous, ayant tout pour apprécier, M. Le Bras sera obligé de prendre position»[27] (ENS). Loin de Paris et des coulisses de la vie universitaire et scientifique, Dupront a cependant d'autres intentions qu'il partage avec son ami Henri-Charles Puech dans une lettre du 13 janvier 1948: «Je suis tout prêt pour ma part à réagir, et aussi haut qu'il le faudra, car j'estime qu'il s'agit d'une indigne façon de procéder et

[25] Le mot «réfusé» sans autre explication est apposé sur le rapport de Puech.
[26] Mircea Eliade, Fragments d'un journal I (voir note 1), 89.
[27] Yann Potin m'a gentiment signalé ne pas avoir trouvé trace d'une lettre de la part de Dupront dans le fonds Gabriel Le Bras, en cours de classement aux Archives nationales.

de juger» (ENS). On notera aussi sa lettre du 15 janvier 1948 à Alexandre Cantacuzène, médecin et biologiste (fils du célèbre «Pasteur des Roumains», Jean Cantacuzène), chercheur au CNRS en mission dans la célèbre Station Biologique de Roscoff dirigée par Georges Teissier, le directeur du CNRS:

> «Je voudrais vous écrire d'une chose qui me pèse grandement. Mircea Eliade qui avait été présenté en première ligne par la section d'Histoire de la Recherche scientifique, s'est vu sans autre écarté [sic] par les décisions du mystérieux Directoire. Cela sent très fort l'affaire politique. Et je considère cela, pour ma part, sur plusieurs plans comme de la très mauvaise besogne. Je m'adresse à votre sagesse, à votre sens de la Maison aussi. Qu'y a-t-il lieu de faire selon vous? Si les choses ne peuvent pas s'arranger de l'intérieur, je suis très résolu à provoquer de vigoureuses réactions sur le plan gouvernemental ou parlementaire. Il faut que l'on cesse de nous empoisonner de politique. Mais avant toute réaction ma pensée est naturellement de me tourner vers vous. C'est mieux que de la confiance, ou toute la confiance» (ENS).

En écrivant ces lignes, Dupront ne souhaite-il pas transmettre indirectement un message au directeur du CNRS, connaissant ses liens au moins sur le plan scientifique avec Jean Cantacuzène?

Eliade n'ignorait sans doute pas ces démarches pour les passer sous silence dans ses écrits autobiographiques. Sa lettre à Dupront du 1er mars 1948 le confirme: répondant au souhait formulé par ce-dernier de poursuivre ses interventions, il le remercie «pour tout ce que vous avez fait pour [lui] en France», et le prie cependant «de tout [son] cœur de renoncer à défendre [s]a cause devant la Recherche». Une décision de renoncement prise sous l'emprise de l'amertume, dont la lettre apporte un témoignage émouvant, qui n'ébranla cependant pas sa conviction dans la valeur de son œuvre:

> «À quoi bon continuer une lutte contre l'intrigue et la calomnie les plus abjectes? Je commence à connaître un peu ces messieurs de la division culturelle de la NKWD. Je craigne (*sic*) que j'aurai encore à perdre et rien à gagner si je m'adresse de nouveau à des savants qui sont, avant tout, des agents du Kominform. En novembre, j'étais pauvre mais, au moins, M. Lucien Febvre me considérait un chercheur respectable. Aujourd'hui, la pauvreté reste la même – mais dix savants français pensent qu'elle n'est qu'une punition de beaucoup trop insuffisante pour mes crimes politiques. Si je continuerai (*sic*) cette lutte perdue de l'avance, je risque de devenir en quelques mois le pire parmi les criminels de guerre! Je préfère laisser ma belle-fille se tuer de travail près de ses chapeaux,[28] et écrire moi-même, sous de divers pseudonymes, des bagatelles pour certains journaux, pour assurer notre existence après le 15 avril. Au moins, il (*sic*) me resteront les nuits pour le travail – et la paix d'âme (*sic*)! Un jour je n'en doute point, mon travail sera reconnu même par ces messieurs de la Recherche, qui en novembre ont préféré la valeur scientifique et morale de [...] presque 20 Roumains bénéficiaires de la Caisse» (ENS).

[28] Giza (Adalgiza) Ionescu, la fille de l'épouse de Mircea Eliade, Nina Mareş, de son premier mariage.

Cette version est un peu différente – on l'a vu – de ce qu'Eliade a noté dans son journal à la date du 13 février 1948, à savoir, sa suspicion que les interventions de Dupront auraient eu un effet contraire: mettant au courant l'ambassadeur roumain de ses démarches auprès du CNRS et il l'aurait amené à intervenir contre lui. En effet, l'intervention de Stoïlow dans cette «affaire», dans le combat qu'il menait contre les anciens fascistes de Roumanie, est incontestable: la simple mention de son nom écrite à la main, en marge du dossier d'Eliade conservée au CNRS, vient le confirmer (CNRS). Mais rien n'indique, à part les suppositions d'Eliade, qu'il a été mis au courant de ses intentions par Dupront! Comme il ne l'a pas été, on l'a vu, en 1946, quand Eliade a été débouté à l'EPHE et quand l'ambassadeur roumain a eu d'autres sources d'informations sur ses démarches!

Quelles qu'aient été les pressions de l'ambassadeur roumain,[29] la décision concernant Eliade revint avant tout au directeur du CNRS, Georges Teissier, combattant acharné du fascisme – terrain d'entente avec Stoïlow –, à tel point que son «engagement politique», selon un historien de l'institution qu'il a dirigée, «a parfois influencé l'engagement scientifique»[30]. C'est d'ailleurs au nom de cet engagement que Teissier a pris, dans d'autres occasions, des positions mettant quelque peu à mal le droit de réserve que lui imposait sa fonction, ce qui a été l'une des causes de son remplacement en 1950. Preuve supplémentaire de son rôle, Eliade attendra son éviction de la direction pour renouveler sa demande auprès du CNRS.

Au CNRS en 1950–1951: une reconnaissance honorifique

Le remplacement du directeur du CNRS survient dans un contexte politique considérablement modifié depuis le départ des communistes du gouvernement (1947), la détérioration des relations diplomatiques entre l'Est et l'Ouest, y compris entre la France et la Roumanie, et l'installation de la guerre froide entre les «deux blocs». Après le retour de Stoïlow en Roumanie en 1948 et le départ de Georges Teissier de la tête du CNRS en 1950, Eliade a ainsi le vent en poupe. Réitérée dans ces nouvelles conditions, sa demande en vue d'obtenir un poste d'attaché de recherches au CNRS apparaît presque comme une simple formalité. Plus besoin de recourir à des témoignages sur son passé! Eliade peut cette fois-ci se prévaloir uniquement de son œuvre scientifique et des recommandations fournies pour l'occasion par les spécialistes dans son domaine de recherche. Georges Dumézil est le seul parmi les savants à l'avoir soutenu en 1947 à revenir à la charge

[29] Eliade parle même «de la police roumaine», Eliade, Fragments d'un journal I (voir note 1), 88–89.

[30] Denis Guthleben, Histoire du CNRS de 1939 à nos jours: une ambition nationale pour la science, Paris 2013, 116–117.

avec quelques mots de circonstance. Il ne ressent pas non plus cette fois le même besoin de développer l'arsenal des arguments employés trois ans plus tôt, car «il n'y a pas à recommander un savant de l'importance de monsieur Mircea Eliade» (CNRS).

Les autres recommandations signées par Gaston Bachelard et Charles Virolleaud reflètent d'avantage la routine du genre. Seul Maurice Leenhardt insiste véritablement sur l'urgence d'une solution favorable: «Il n'est que temps que ce savant soit mis à même de donner toute la richesse d'information et de science qu'il possède, et qu'il ait sa place honorable dans la pléiade des chercheurs du Centre» (CNRS).

On est loin des émois que la candidature d'Eliade avait provoqués en 1947. Par décision du 28 octobre 1950, il est intégré comme attaché de recherches au CNRS pour la période allant du 1er octobre 1950 au 30 septembre 1951 et rattaché au Laboratoire des Sciences religieuses de l'EPHE dirigé par Charles Virolleaud (CNRS). Ce ne sera toutefois pas pour longtemps. Ayant obtenu entre-temps une bourse plus consistante de la part de la Fondation Bollingen, il se voit obligé d'informer, le 18 février 1951, le directeur du CNRS de son devoir de renoncer à l'allocation, conformément aux dispositions de la loi du cumul. Il exprime néanmoins le souhait «de garder le titre d'attaché honorifique de recherches», tout en montrant sa reconnaissance au CNRS «pour le grand support matériel et moral qu'il [lui] a octroyé dans un moment particulièrement difficile de [s]a vie» (CNRS).

Sa demande n'aurait dû poser aucun problème, étant donnée la précision qu'il apporte dans une lettre du 28 février 1951: n'avoir «nullement l'intention de quitter la France, qui est ma deuxième patrie» et se contenter «que de courts voyages à l'étranger, et toujours en relation avec mes travaux» (CNRS). Mais, à nouveau, il doit se heurter à quelques «tracasseries» administratives. Un courrier du 20 mars 1950 l'informe sèchement qu'il cessera officiellement «de faire partie des chercheurs attachés au CNRS à compter du 1er janvier 1951» et qu'il ne pourra donc bénéficier d'un rattachement même honorifique, parce que, lui précise-t-on – comme si sa lettre précédente n'avait pas été lue – «cette mesure n'étant prévue que dans le cas d'un départ temporaire pour l'étranger» (CNRS). L'incident est pourtant vite réglé. Suite au rapport du 20 mars 1951 de Maurice Leenhard, chef de son Laboratoire, le directeur du CNRS transmet le même jour à Mircea Eliade son accord comme en témoigne la réponse d'Eliade du 24 mars, content enfin de «répéter combien [il est] reconnaissant au Centre national de la recherche scientifique pour le grand honneur de [l]'avoir accepté comme attaché de recherches» (CNRS). Commencé en 1947, dans l'angoisse des privations matérielles et des conséquences de son passé légionnaire, la brève aventure de Mircea Eliade dans l'orbite du CNRS se termine ainsi en 1951 sous des auspices plus sereins.

Conclusions

Les archives consultées ne présentent pas seulement l'intérêt d'éclairer un moment particulier de la biographie de Mircea Eliade, sous un jour plus précis que ne permettent de le faire ses écrits autobiographiques. Elles constituent également une nouvelle base documentaire sur les relations d'Eliade avec certains de ses contemporains dans les premières années de son exil. Si elles confirment ses liens privilégiés avec Dumézil, qui signe d'ailleurs, en 1949, la préface du *Traité d'histoire des religions*, elles mettent aussi en lumière le rôle oublié, voire même remis en question d'Alphonse Dupront. Ces archives lèvent ainsi le voile sur le malentendu et l'éloignement qui s'installent quelque temps entre l'historien des religions et l'auteur du *Mythe de croisade*. C'est seulement en 1956, en révisant sa thèse monumentale que Dupront découvre le livre d'Eliade, *Images et symboles*, publié en 1952. À Cioran il montre son étonnement, comme il l'écrit le 3 mars 1956, de ce que, par certains côtés, ce qu'il a tenté dans le *Mythe* «correspond à ce que pressent Eliade, et qu'il demande à l'histoire des religions. Ce que, pour le meilleur usage de l'histoire, [il a] voulu imposer à l'histoire tout court, à condition de la saisir totale». Mais n'ayant plus l'adresse d'Eliade, c'est à Cioran, leur ami commun, que Dupront écrit dans le but de rétablir leurs liens:

> «J'aimerais lui [...] écrire après qu'il aura été préparé par vous. Pourriez-vous me faire tenir son adresse? Je pense que nous pouvons ensemble bâtir un pont entre l'histoire et l'histoire des religions, et surtout organiser, pour l'Occident, ce groupe d'inventaire et de connaissance des mythes vivants, qui peut atteindre très vite à une puissance guérisseuse. Tout cela, vous pouvez le faire monter en Eliade, qui a toujours eu à mon égard une attitude complexement confiante et réservée. La chaleur, le souffle viendront de vous.»[31]

Transmis alors qu'Eliade part s'établir aux États-Unis, ce message resta malheureusement sans effet. On l'aura cependant compris, la «froideur» d'Eliade vis-à-vis de Dupront n'est pas sans rapport avec qu'il gardait de «l'affaire» de 1947. On le constate de nouveau lorsque, vingt ans plus tard, en 1976, toujours animé par l'idée d'entretenir un «pont» culturel, Alphonse Dupront, devenu Président de l'Université Paris IV, confère à Eliade, ainsi qu'à d'autres personnalités étrangères, le titre de docteur *honoris causa*. Même en cette occasion solennelle, le professeur de l'Université de Chicago, devenu un historien des religions mondialement célèbre, reste habité par le souvenir fâcheux de l'intervention bien intentionnée mais néanmoins désastreuse de Dupront auprès de l'ambassadeur Stoïlow.[32]

[31] Lettre d'Alphonse Dupront à Emil Cioran, 3 mars 1956, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Fonds Emil Cioran. CRN C 120.

[32] Mircea Eliade, Fragments d'un journal, II, 1970–1978, trad. du roumain par C. Grigoresco, Paris 1981, 262.

Il faut espérer que, grâce à la mémoire des archives, le regard imposé par le mémorialiste à ses lecteurs sera dorénavant nuancé ou même corrigé. «L'inquiétant spectacle que donnent – selon Paul Ricœur – le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs» (*La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, 2000) peut ainsi se prêter à une nouvelle lecture, bien plus proche de la réalité historique et riche d'intérêt pour mieux comprendre les coulisses de l'histoire intellectuelle.

«L'affaire» Mircea Eliade au CNRS (1947–1951): la mémoire des archives

La démarche infructueuse de Mircea Eliade d'obtenir une allocation au CNRS en 1947 est connue uniquement par le biais de ses écrits autobiographiques. Deux nouveaux fonds d'archives permettent de revoir le déroulement des faits: les archives privées d'Alphonse Dupront, ancien directeur de l'Institut français de Roumanie et les archives du CNRS, conservées aux Archives nationales de France, qui sont ouvertes depuis peu de temps à la consultation des chercheurs intéressés par cette période. Si, pour l'essentiel, ces archives confirment les raisons de la profonde amertume ressentie par Mircea Eliade lors de son échec, elles offrent une image plus détaillée de l'engrenage qui s'est mis en action dans ce contexte et contribuent à mieux apprécier le rôle d'autres personnes qui lui ont apporté un incontestable soutien, en particulier Alphonse Dupront, injustement oublié par le mémorialiste.

Mircea Eliade – Alphonse Dupront – CNRS – histoire intellectuelle.

Die «Affäre» Mircea Eliade beim CNRS (1947–1951): das Gedächtnis der Archive

Mircea Eliades erfolglose Bemühungen, 1947 einen Zuschuss für den CNRS zu erhalten, sind nur aus seinen autobiografischen Schriften bekannt. Zwei neue Archivbestände ermöglichen es, den Ablauf der Ereignisse neu zu beleuchten: das Privatarchiv von Alphonse Dupront, dem ehemaligen Direktor des Institut français de Roumanie, und das Archiv des CNRS, welches in den französischen Nationalarchiven aufbewahrt wird und seit kurzem für Forscherinnen und Forscher, die sich für diese Zeit interessieren, zur Einsichtnahme offensteht. Auch wenn diese Archive im Wesentlichen die Gründe für Mircea Eliades tiefe Verbitterung während seines Scheiterns bestätigen, bieten sie ein detaillierteres Bild des Räderwerks, das in diesem Zusammenhang in Gang gesetzt wurde. Die Quellen tragen dazu bei, die Rolle anderer Personen, die ihm unbestreitbar Unterstützung gewährten, besser einzuschätzen, insbesondere Alphonse Dupront, der in der Erinnerungskultur zu Unrecht vergessen wurde.

Mircea Eliade – Alphonse Dupront – CNRS – Geistesgeschichte/Intellektuellengeschichte.

«La faccenda» di Mircea Eliade al CNRS (1947–1951): la memoria degli archivi

Il tentativo fallito di Mircea Eliade di ottenere una borsa di studio dal CNRS nel 1947 è noto solo attraverso i suoi scritti autobiografici. Due nuovi fondi d'archivio permettono di ripercorrere il corso degli eventi: l'archivio privato di Alphonse Dupront, ex direttore dell'Istituto francese in Romania, e gli archivi del CNRS, conservati presso gli Archives nationales de France, che sono stati recentemente aperti alla consultazione dei ricercatori interessati a questo periodo. Se, in gran parte, questi archivi confermano le ragioni della profonda amarezza provata da Mircea Eliade quando è fallito, essi offrono un quadro più dettagliato dell'ingranaggio che si mise in moto in questo contesto e contribuiscono ad

apprezzare meglio il ruolo di altre persone che gli diedero un sostegno innegabile, in particolare Alphonse Dupront, ingiustamente dimenticato dal memorialista.

Mircea Eliade – Alphonse Dupront – CNRS – storia intellettuale.

«The Mircea Eliade affair» at the CNRS (1947–1951): the Memory of the Archives

Mircea Eliade's unsuccessful attempt to obtain a grant from the CNRS (French National Archives) in 1947 is known only through his autobiographical writings. Two new archival collections make it possible to review the course of events: the private archives of Alphonse Dupront, former director of the French Institute in Romania, and the archives of the CNRS, kept at the Archives nationales de France, which have recently been opened for consultation to researchers who are interested in this period. If, for the most part, these archives confirm the reasons for the deep bitterness felt by Mircea Eliade at the time of his failure, they also offer a more detailed picture of the machinery that was set into motion in this context, and contribute to a better appreciation of the role of other people who gave him undeniable support, in particular Alphonse Dupront, who was unjustly forgotten by the memoirist.

Mircea Eliade – Alphonse Dupront – CNRS – intellectual history.

Stefan Lemny, dr., chercheur, ancien chargé de collections d'histoire à la Bibliothèque nationale de France; https://data.bnf.fr/fr/12055358/stefan_lemny.